



CLASSIQUES
GARNIER

HOFFMANN (George), « Préface », *La carrière de Montaigne*, p. 9-11

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-5481-3.p.0004](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-5481-3.p.0004)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2009. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

PRÉFACE

Si j'avais suivi le rythme de travail que l'on impose actuellement, ce livre aurait dû paraître il y a plusieurs années et n'aurait été qu'une version de ma thèse très imparfaite et hâtivement remaniée ; il aurait aussi bien pu ne pas paraître du tout. Toute ma gratitude va à mes collègues de la Boston University dont la confiance m'a donné le temps d'écrire ce livre, tout particulièrement à Elizabeth Goldsmith et Roger Shattuck qui ont été de vrais amis et des guides – Marie de Gournay aurait dit de chacun d'eux qu'il est un « bon ange ». Brian Jorgenson et les membres du programme du Boston University's Core m'ont procuré une complicité intellectuelle sans laquelle j'aurais eu des difficultés à écrire.

Il me sera bien difficile de remercier de façon équitable toutes les personnes remarquables avec qui j'ai eu la grande chance de travailler. En tout premier lieu, Mary McKinley a été un modèle pour tous mes travaux sur Montaigne, et tous ceux qui connaissent ses écrits trouveront son influence dans chaque page de ce livre ou presque. En collaboration avec John Lyons, David Lee Rubin, Hugh Davidson et David Vander Meulen, elle a supervisé un programme d'étude à l'Université de Virginie que Montaigne n'aurait pu qu'approuver. Pendant la rédaction de cet ouvrage, j'ai régulièrement pensé à mes premiers professeurs : Robert Morrissey qui a énergiquement recruté de nombreux étudiants tels que moi dans le département de Français de l'Université de Chicago et James Lawler qui m'a insufflé la conviction durable que la littérature comptait pour quelque chose dans la vie. À l'Université de Californie, Santa Barbara, Edwin Duval a procuré de façon brillante, comme à son habitude, une introduction à la Renaissance et Susie Sutch a inspiré une permanente fascination pour Montaigne. Enfin, les trois années passées à lire les *Essais* avec André Tournon à l'Université de Provence m'ont laissé le sentiment ineffable d'avoir étudié avec Montaigne lui-même ; il m'a guidé avec

toute sa générosité modelant ainsi cette étude de façon à la fois discrète et profonde.

Ce livre a aussi largement bénéficié du scepticisme revigorant avec lequel les étudiants ont accueilli plusieurs idées présentées à Boston University lors de séminaires au cours des trimestres de printemps en 1992 et 1995 et lors d'un séminaire à Harvard University au cours du printemps 1993. Mes remerciements vont à bien d'autres collègues : Philippe Desan, qui m'a encouragé sans relâche et m'a invité de manière providentielle à participer à un volume sur le thème « Work in the Renaissance », ce qui a eu une forte influence sur la mise en œuvre de ce livre, Claude Blum, qui m'a invité à présenter des éléments de ce livre à Paris, Terence Cave, qui m'a donné son avis et m'a aidé à publier, et Nancy Harrowitz qui, à un moment crucial, m'a donné un aimable coup de pouce pour mettre la dernière main à ce manuscrit.

Je souhaite remercier le personnel des Bibliothèques d' Agen, Aix-en-Provence, Auch, Bayonne, Bordeaux, Carpentras, Grenoble, La Rochelle, Libourne, Lyon, Marseille, Montpellier, Nancy, Nîmes, Niort, Saintes et Toulouse, ainsi que celui de la Réserve de la Bibliothèque Nationale, de la Bibliothèque de l' Arsenal, et de celle de la Mazarine à Paris, de la Houghton Library de Harvard, de la Newberry Library de Chicago, et celui des collections spéciales de l' Université de Virginie, tous m'ont aidé avec efficacité et courtoisie. Une bourse universitaire accordée par le président de l' Université de Virginie et une allocation fournie par le Folger Shakespeare Institute m'ont donné les moyens de commencer cette recherche ; la Society of Fellows de Virginie m'a généreusement procuré une allocation de la Fondation Forstmann afin que je puisse poursuivre ce travail ; Katherine O'Connor et la Humanities Foundation de l' Université de Boston m'ont accordé un congé d'un semestre qui m'a permis de donner la forme d'un livre à ma thèse. Je remercie l' *Association Internationale des Études Françaises* d' avoir attribué une récompense au cinquième chapitre de ce livre en lui décernant le prix de l' article de l' année dans le domaine des Études françaises en 1995.

Tout au long de ce livre, je démontre que Montaigne a rarement, voire jamais travaillé seul ; l' écriture de ce livre n' a rien eu d' une entreprise solitaire. J' ai abusé de la générosité de plusieurs de mes amis et de membres de ma famille en leur soumettant les brouillons

d'un, voire de plusieurs chapitres, dont nombre n'ont pas été retenus dans le manuscrit final. Je remercie pour leur patience Warren Boutcher, Karen Hoffmann, Marian Rothstein, John McClelland, Patrick Henry, Abby Zanger, Jeff Persels, Karen James, François Rigolot, Ullrich Langer, David Quint, Marie-Luce Demonet, Robert Cottrell, Jeanne Veyrin-Forrer, Colin Dickson, Allison Rice, Allen Speight, Marco Haverkort, Phyllis Cohen, Gretchen Meyerhoff, Richard Keatley, Ourida Mostefai, Élise Maes-Boué, Brittain Smith, Alan Hoffmann, Donald Hoffmann, Jim Johnson, Judith Swanson, Abby Gillman, Daniel Martin, Shawn Maurer, Alan Smith, Steve Navaroli, Roger Miller et Stefanie Cohen. Enfin, je n'oublierai jamais les longues soirées passées à Aix à parler de Montaigne avec Pascal Lemaire : « Et notre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement sienne que celle de l'affection et amitié ».

G. H.

Boston, 1997